

Hommage à Arnold Reymond

Autor(en): **Reymond, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **8 (1958)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

HOMMAGE A ARNOLD REYMOND

M. Samuel Gagnebin s'étant récusé, vu le lien de parenté qui l'unit à Arnold Reymond, c'est au président du Groupe vaudois, son homonyme, mais non son parent, qu'échoit l'honneur de rappeler ici la mémoire de notre vénéré ancien président.

Tâche délicate, car plusieurs d'entre vous, MM. Miéville et Reverdin, en particulier, ont mieux connu Arnold Reymond et depuis bien plus longtemps que moi ; ils ont collaboré avec lui à la fondation de notre Société romande de philosophie, en 1922-1923, et à l'organisation de ses trois groupes locaux. J'ai été élève d'Arnold Reymond dès son retour à Lausanne, en 1925 ; auparavant, je n'avais lu que quelques-uns de ses articles et je l'avais entendu deux fois parler en public.

Arnold Reymond a beaucoup donné à la Société romande de philosophie ; il le fit même avant qu'elle fût fondée, lorsque les philosophes romands, à l'instigation de Jean-Jacques Gourd, se réunissaient à Rolle une fois l'an ; en 1910, Arnold Reymond fit la conférence de Rolle sur *Histoire et philosophie des sciences*, qu'il enseignait alors à l'Université de Lausanne en qualité de privat-docent. En 1923, au moment de la fondation de notre Société, il lut une étude intitulée *Le cogito cartésien et sa portée métaphysique*, qui lui fournit la substance d'un important article à la *Revue de métaphysique et de morale* (1923) : *Le « cogito » vérification d'une hypothèse métaphysique* (recueilli depuis lors dans le recueil en deux volumes, *Philosophie spiritualiste*, 1942, I, p. 39 ss.),

En 1928, il traita du *Problème de la finalité et sa signification métaphysique*, un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur ; une partie de son exposé a passé dans l'article de 1931, à la *Revue de théologie et de philosophie*, intitulé : *Le problème métaphysique de la finalité et l'idéalisme critique de M. Brunschvicg* (cf. *Le problème de la finalité*, in *Philosophie spiritualiste*, I, p. 243 ss.).

En 1931, au vingt-cinquième anniversaire des Réunions de Rolle, Arnold Reymond brossa un tableau de la *pensée philosophique en Suisse romande de 1900 à nos jours*, paru dans la *Revue de théologie et de philosophie* de la même année et augmenté d'un post-scriptum de M. Jean Piaget sur Arnold Reymond. (Repris aussi dans *Philosophie spiritualiste*, I, 408 ss.)

Nous sommes encore loin de compte ; car Arnold Reymond a, de plus, animé nombre de discussions, à Rolle comme au Groupe vaudois ; il a présidé notre Société, avec sa lucidité et son équité coutumières, de 1923 à 1939 — date de sa grave maladie — et publié chaque année un suggestif rapport avec résumé des discussions, dans la *Revue de théologie et de philosophie*. Depuis lors, il est

venu à chacune de nos séances, jusqu'en 1956, actif et bienveillant comme toujours.

Les qualités que nous lui avons connues ici étaient celles que lui reconnaissaient ses élèves, ses anciens élèves, bientôt traités par lui comme des amis : un bon sens souverain, qui cherche le jugement juste et non le paradoxe brillant ; une bonté accueillante, mais incapable de camoufler ce qu'elle tient pour vrai ; un sentiment profond de la responsabilité intellectuelle, spirituelle et civique du philosophe ; une allure où la solidité de l'enracinement assuré dans l'être s'accompagne d'une indifférence souriante envers le paraître ; devant la souffrance, la maladie et la mort, une noble sérénité, faite d'humilité et de confiance.

* * *

Il est bien difficile, en peu de minutes, de rendre pleine justice au penseur après les témoignages que lui ont rendus Genève et Neuchâtel, avant l'hommage lausannois et vaudois, auquel M. Gaston Berger veut bien venir s'associer en novembre prochain. Difficulté accrue du fait que je ne suis pas moi-même compétent dans tous les domaines où s'est affirmé Arnold Reymond ; d'ailleurs, la monographie que lui a consacrée en 1956 la revue italienne *Filosofia*, dans sa collection *Philosophes d'aujourd'hui* n'est-elle pas due à quatre auteurs, M^{me} Antoinette Virieux-Reymond, MM. Robert Blanché, Fernand Brunner et Gabriel Widmer ? Mais il ne s'agit pas ici de vous apprendre quelque chose ; seulement d'évoquer un philosophe et les directions principales de sa pensée.

Armé — fait rare — d'une triple formation : théologique, philosophique et scientifique, Arnold Reymond a pu aborder avec succès les problèmes les plus complexes de notre temps.

Le problème religieux et théologique, auquel il voua d'abord son attention, posa à son esprit celui de la subjectivité, de sa validité, et l'amena de bonne heure à la théorie de la connaissance ; son goût inné des mathématiques, de la logique l'y conduisit aussi, ainsi qu'à l'histoire et à la philosophie des sciences. C'est là qu'il puisa la matière de ses deux thèses, *Essai sur le subjectivisme et le problème de la connaissance religieuse* (1900) et *Logique et Mathématiques : Essai historique et critique sur le nombre infini* (1908).

Prise de conscience de la pensée par elle-même, juge de sa validité, la logique, avec son prolongement logistique, fut au centre des préoccupations d'Arnold Reymond. Chargé à deux reprises de suppléer à la Sorbonne M. André Lalande, Arnold Reymond y professa le cours qui, développé, est devenu *Les principes de la logique et la critique contemporaine* (1932, réédité en 1957). Arnold Reymond y maintient l'universalité des principes formels de la logique, mais, ni vrais, ni faux en eux-mêmes, ils expriment les conditions ultimes, irréductibles du jugement vrai, ce qui ne limite en rien le dynamisme de la raison et la refonte de ses normes, selon le « plus ample informé ».

La raison présente, dans l'évolution de ses formes, des éléments invariants, décelables *a posteriori*. Arnold Reymond rattache la raison à l'activité de juger et y voit « un pouvoir régulateur de coordination, d'appréciation et de déduction ». Le caractère appréciatif de la raison a pour effet de transformer la distinction entre « jugements d'existence » et « jugements de valeur » en une distinction entre jugements monovalents, non axiologiques et jugements bivalents ou axiologiques. Tout jugement dit d'existence enveloppe une appréciation de l'ordre de la valeur, et tout jugement dit de valeur est un jugement existentiel sur des valeurs.

Historien de la pensée scientifique, comme en témoigne son *Histoire des sciences exactes et naturelles dans l'antiquité gréco-romaine* (1924, rééd. 1955, trad. anglaise 1927), Arnold Reymond, qui a présidé l'Académie internationale d'histoire des sciences, a appliqué la méthode historico-critique ; mais comme l'a relevé son ancien élève, M. Jean Piaget, dans le *Post-Scriptum* cité plus haut, il a « unifié en lui deux attitudes dont peuvent se réclamer les plus aberrants, comme les plus directs de ses disciples : l'attitude logico-réflexive et l'attitude historico-génétique » (*Philosophie spiritualiste* I, 422).

En effet, la vérité n'est pas un capital invariable ; il y a une évolution historique des normes du vrai ; mais l'activité de juger présuppose des conditions inaliénables de validité que l'analyse réflexive découvre et dégage à la base du jugement tenu pour vrai.

Arnold Reymond, qui a si longtemps médité sur la nature et la portée de la raison, ne s'en est cependant pas tenu à une philosophie de l'intellect. Le problème de l'être s'est imposé à lui et il y a pénétré par la porte du cogito cartésien, dont il a renouvelé l'interprétation en y montrant la vérification d'une hypothèse métaphysique. Celle-ci exclut le solipsisme, relie le « je » pensant à l'être, sans toutefois que l'un puisse s'identifier à l'autre.

Le métaphysicien qu'il était ne pouvait évidemment pas se satisfaire du matérialisme, mais pas davantage non plus de l'idéalisme, même critique, qui n'est à ses yeux qu'un matérialisme retourné. Bien avant les philosophies de l'existence, Arnold Reymond fut attentif à la vie concrète de l'esprit ; il a professé un réalisme spiritualiste, qui tient compte du point de vue critique. Il affirme la valeur ultime de la personne, seule capable de dépasser, non seulement le plan biologique, mais surtout le plan collectif et d'accéder aux valeurs universelles.

Nous retrouvons ici les problèmes pratiques de la vie morale et religieuse, sociale et politique, ainsi que ceux de l'éducation. Continueur de Charles Secrétan, comme lui « citoyen-philosophe », Arnold Reymond a cherché à préciser, dans le monde transformé du XX^e siècle, les moyens de sauver l'esprit, la personne, d'éviter le laisser-faire du libéralisme économique, générateur d'exploitation, et le collectivisme, niveleur de la personne. Il a montré dans l'organisation fédérative des sociétés un moyen de sauvegarder la vraie liberté.

Philosophe chrétien, comme le furent ses maîtres, Philippe Bridel et Emile Boutroux, Arnold Reymond admet la révélation à titre de condition de rationalité et d'intelligibilité, pour les esprits finis que nous sommes. Son christianisme, plus intérieur et pratique que dogmatique, refuse les restaurations qui veulent nous ramener au XVI^e ou au XIII^e siècle, ainsi que le fidéisme irrationnaliste de Kierkegaard. Dieu reste sans doute ineffable et mystérieux ; mais la vérité religieuse, formulée en langage humain, n'en est pas moins tributaire des conditions inaliénables de tout jugement vrai. Raison et religion ne s'excluent pas. Aussi Arnold Reymond reproche-t-il à la théologie dialectique, à celle de Karl Barth en particulier, de ne pas s'être livrée à « une étude approfondie du problème de la vérité » (*Phil. spirit.*, II, 399).

* * *

En Suisse romande, Arnold Reymond, profondément Vaudois, a été aussi un trait d'union entre nos trois cantons romands de tradition protestante ; formé à la Faculté libre de théologie de Lausanne, il a présenté sa thèse à l'Université de Genève, où Adrien Naville et Théodore Flournoy furent ses maîtres, puis il a professé à l'Université de Neuchâtel et à celle de Lausanne.

Il a été le maître de Jean de La Harpe, de Gustave Juvet, de Rolin Wavre, d'André Burnier, de Raymond Savioz, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus. Avec Jean de La Harpe et M. Paul Haeberlin, il fut, en 1939-1940, l'un des fondateurs de la Société suisse de philosophie.

Le rayonnement de sa pensée a dépassé depuis longtemps les frontières de notre pays et lui a valu l'amitié de Bergson, d'Emile Meyerson, de M. André Lalande, de Léon Brunschvicg, de René Le Senne, de M. Etienne Gilson, de M. Martial Guérault, de M. Gaston Berger, de M. Robert Blanché, et j'en passe, et en Italie celle de M. Augusto Guzzo, le directeur de la revue *Filosofia*, à Turin.

Arnold Reymond, qui a élargi et enrichi la tradition philosophique de la Suisse romande, l'a souvent et avantageusement représentée à l'étranger, notamment à l'Académie des Sciences morales et politiques, à l'Institut international de philosophie, et dans de nombreux congrès.

Quant à nous, ses amis — anciens collègues ou anciens élèves, ou tous les deux — nous n'oublierons pas la lucidité de son esprit, ni la générosité sans apprêt de son accueil, à Auvernier et à Pully, ni son courage devant les plus dures épreuves ; mais notre hommage au philosophe se doublera d'un témoignage plus personnel, émané de chers souvenirs, témoignage de profond attachement à sa mémoire et d'intime gratitude envers l'homme qui a fidèlement vécu au service des plus hautes valeurs.

MARCEL REYMOND.